



Un jeune homme est assis près d'elle. — Page 28, col. 2.

— Oui, d'autant que je ne lui connais pas d'autre enfant.

— Après ? dit Stephen, les lèvres et les mains convulsivement serrées.

— Après ? Mais je n'ai pas besoin de t'apprendre les conséquences du mariage. *Nous vivrons heureux et nous aurons beaucoup d'enfants.*

— Toi ! Magdeleine ! Magdeleine ! un enfant dont tu serais le père ; un enfant à elle et à toi ! Non, non ; tu mens, tu mens !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de surnaturel : je l'aime, je lui plais ; j'ai le consentement du père.

— Tu ne l'épouseras pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Magdeleine est à moi ; parce que je l'ai achetée de toute ma vie, de tout mon bonheur ; parce que me l'enlever, c'est me tuer, c'est m'arracher les entrailles avec les ongles. Tu ne veux pas me tuer n'est-ce pas, Edward ? tu ne veux pas m'enlever Magdeleine ? n'est-ce pas que tu ne le voudras pas ?

— Calme un peu cette frénésie. Je sais que tu as fait la cour à mademoiselle Müller, qu'elle t'a même témoigné quelque intérêt et que, sans la sage prudence du père, elle aurait consenti à partager ta pauvreté : mais cet âge où l'amour tient lieu de tout ne dure pas longtemps : c'est sans doute pour cela qu'on se dépêche tant de faire des sottises pendant sa durée, parce qu'on prévoit qu'elle sera courte. On l'a désabusée. Cette sorte d'influence que tu exerçais sur elle par ta nature romanesque a cessé.

— Cont nue, dit Stephen les dents serrées et d'une voix posée et calme, tandis que ses entrailles bouillaient.

— Et vraiment vous n'auriez été heureux ni l'un ni l'autre. Ce que vous aimiez tous deux, c'étaient des enfants de votre imagination ; ce n'était pas ce que tous les deux vous avez réellement de bien : vous ne vous connaissez pas. Un mois après la noce, vous eussiez vu que vous vous étiez trompés ; la réalité eût tué un amour fondé

sur des chimères et une fièvre de cerveau, et vous vous seriez haïs. Je te rends, en épousant mademoiselle Müller, un véritable service, et j'espère bien qu'après ce premier moment passé, tu m'en témoigneras ta reconnaissance en restant mon ami comme devant et en assistant à mon mariage.

— Tu n'as pas répondu à ma question, dit Stephen.

— Tu m'as fait une question ?

— Oui. Veux-tu me tuer en m'enlevant Magdeleine, qui est mon bonheur et ma vie ?

— Je ne veux pas te tuer ; mais j'épouserai mademoiselle Müller, et tu t'abuses en croyant que ton bonheur est attaché à elle.

— Eh bien ! ce mariage ne se fera pas. Magdeleine m'aime ; on la sacrifie à ton argent ; tu l'achètes. Ce mariage ne se fera pas !

— Si c'est un sacrifice, jamais, sans excepter Iphigénie ni la fille de Jephté, on n'aura vu une victime si résignée, et je te jure qu'elle s'accommodera fort bien du sacrifice.

— Tais-toi, tais-toi, ou je te tuerai comme un chien ! C'est assez, c'est trop de m'enlever Magdeleine comme le vautour enlève l'alouette à sa mère ; mais ne dis pas qu'elle t'aime, ne le dis pas !

— Pourquoi ne te dirais-je pas, quand la chose est vraie ?

— Tu mens !

— J'ai assez longtemps supporté ta folie : il est temps que cela finisse.

— Oui, oui, il est temps, dit Stephen.

Et il saisit Edward au corps. Celui-ci voulut résister et se débattre ; mais, malgré ses efforts, Stephen l'enleva et le jeta à ses pieds avec violence. Edward resta par terre roide et étourdi de telle sorte qu'on l'eût cru mort.

Stephen partit à grands pas et monta dans sa petite chambre ; il la retrouva telle qu'il l'avait laissée. Il pleura amèrement.

— O mon Dieu ! Magdeleine m'abandonne !

Et il se frappait la tête contre les murs.

LXXV

STEPHEN A MAGDELEINE.

Est-il donc vrai, Magdeleine, que tu m'abandonnes ? Et pas un mot d'adieu, pas un mot de pitié ! Pourtant si tu me voyais en ce moment, moi ; si tu me voyais le visage inondé de larmes, me refuserais-tu un regard, un mot ? Ta voix me ferait tant de bien ! Je suis si malheureux, si abattu en ce moment que je me contenterais de ta pitié ; je ne demanderais qu'à te servir comme un esclave ou à ramper à tes pieds comme un chien, pourvu que je pusse respirer l'air que tu respirez, te voir et t'entendre.

Est-ce toi, Magdeleine, toi, si bonne, si douce, qui me laisseras périr de douleur sans daigner jeter sur moi un regard que je te demande en pleurant.

Si je te voyais, je me traînerais après toi sur les genoux ; tu m'écouteras. Je... je ne puis ni parler ni écrire. Que te dirais-je ? Je pleure, je te supplie, je t'implore comme on implore Dieu, et tu ne m'entends pas.

Je t'aime, Magdeleine, je t'aime ; aie pitié de moi, aie pitié du pauvre proscrit : il a tant souffert ! il souffre tant !

Si tu ne me juges plus digne de ton amour, donne-moi ton amitié, donne-moi ta pitié ; mais il me faut quelque chose de toi. Échauffe encore mon âme de ton regard, nourris-moi de ta douce voix, accepte-moi pour esclave, c'est tout ce que je demande ; prends pour toi ma vie et mon avenir.

Écoute ma voix, Magdeleine : en as-tu oublié le son ? Autrefois elle parlait à ton cœur. Écoute ma voix, aujourd'hui entrecoupée de sanglots ; elle te crie : — Grâce ! grâce !

N'as-tu donc ni souvenirs ni humanité !

Depuis que j'ai appris mon malheur, mes souvenirs, mes beaux souvenirs d'amour et d'espérance viennent comme un cauchemar peser sur ma poitrine.